— Le R. P. Gandar, maître des novices à N.-D. de l'Osier, a été nommé Provincial de notre première province de France, en remplacement du R. P. Augier (Célestin), arrivé au terme d'exercice de ses fonctions. Le R. P. Augier a été nommé Supérieur de notre maison d'Aix dont il a eu déjà, une première fois, la direction.

— Ceylan. On lit dans les *Missions catholiques*, numéro du 28 juillet 1882 :

Mgr Christophe Bonjean, des Oblats de Marie Immaculée, vicaire apostolique de Jaffna, nous écrit le 15 juin 1882 :

« Mgr Mélizan et moi, sommes chacun de notre côté en cours de visite pastorale. Mon cher coadjuteur visite la mission de Mantotte, où il a eu la consolation de recevoir la rétractation du dernier tenant du schisme de 1872. A Trincomalee, mon passage a été signalé par un grand nombre d'heureux retours ; un apostat protestant a fait son abjuration, une vingtaine de païens ont reçu le baptême et le trait le plus frappant de cette mission, c'est le nombre insignifiant de ceux qui n'ont pas rempli dans cette circonstance leurs devoirs religieux. »



— Saint-Albert. Nous trouvons dans la *Semaine religieuse* de Nantes, du 29 juillet, la lettre suivante de M. l'abbé Beillevaire, dont il a été parlé plus haut. Sa mission faisant partie du diocèse de Mgr Grandin, nous pensons que cette lettre trouve ici sa place naturelle :

Rivière Bataille, 28 janvier 1882.

Mon cher Frère,

Au commencement de l'hiver, j'ai été obligé de quitter ma cabane de Notre-Dame des Sept-Douleurs, car il m'était impossible de continuer à habiter cette pauvre demeure, ouverte à tous les vents, pendant un froid qui devenait de plus en plus rigoureux.

Je me suis rendu à la rivière Bataille, théâtre des anciens combats entre les Cris et les Pieds-Noirs.

Je suis à vingt et quelques lieues de Saint-Albert, il me faut deux jours pour m'y rendre ou pour en revenir, en sorte qu'à chaque voyage, je suis obligé de passer une nuit à la belle étoile. Pendant ces courses, lorsque le soir arrive, nous cherchons un emplacement pour camper (je ne voyage jamais seul), nous balayons la neige, nous couvrons la terre de branches de sapin sur lesquelles nous étendons nos couvertures. Après avoir allumé un bon feu, nous nous étendons sur ces matelas d'un nouveau genre, dont la plume peu moelleuse a de sept à huit pieds de long, et nous nous couvrons bien la tête. Le lendemain, nous nous réveillons sous une épaisse couche de neige qui nous a aidés à passer une bonne nuit, car le blanc manteau qui nous recouvre nous a préservés du froid.

Quelquefois, lorsque nous traversons la véritable prairie, où il n'y a pas de bois, nous sommes surpris par une tempête de neige ; alors, il faut s'arrêter, car on ne reconnaît plus les sentiers. Nous formons un abri en élevant une espèce de mur en neige, puis nous nous enveloppons dans nos couvertures, et nous passons une nuit plus ou moins mauvaise. Mais nous avons toujours soin d'avoir notre fusil debout à côté de nous, car si la couche de neige qui nous recouvre est trop épaisse, nous la perçons avec le fusil, et ainsi nous nous procurons de l'air. Plusieurs qui n'ont pas pris ces précautions ont péri étouffés.

Il fait bien froid en ce moment ; les rivières, les lacs sont complètement gelés ; pour nous procurer de l'eau, il nous faut faire fondre de la neige, ou briser à coups de hache la glace qui, à cette époque, a au moins 4 ou 5 pieds d'épaisseur. Quoique ce dernier moyen soit bien pénible, nous l'employons cependant souvent, car il nous procure de bien meilleure eau.

Il y a ici, à la rivière Bataille, quelques familles de métis et trois commerçants qui sont de braves gens. Ils vont tous les ans à Saint-Boniface, d'où ils rapportent différentes mar-

chandises qu'ils donnent en échange des fourrures que les sauvages leur remettent. Ils m'ont préparé une maison pour passer l'hiver au milieu d'eux. Elle est faite comme les autres, en bois, et est recouverte de foin et de terre. Je l'ai divisée en deux avec un rideau de coton que les commerçants m'ont donné; une partie sert de chapelle, j'y conserve le Saint Sacrement. Le dimanche, je lève le rideau et je n'ai plus qu'un appartement. J'ai décoré de mon mieux ma petite chapelle avec des étoffes blanches et rouges que les commerçants m'ont aussi données.

A Noël, j'ai dit une messe de minuit. Tous les métis, les commerçants et les sauvages qui se trouvaient dans les environs y assistèrent. J'avais placé des pins de chaque côté de l'autel et dans les pins des lanternes vénitiennes que j'avais apportées de Saint-Albert, et des roses rouges et blanches que les femmes des commerçants m'avaient faites. Pour l'enfant Jésus, j'avais une petite crèche que j'avais confectionnée avec du papier gris. Presque tous les assistants ont communié. Pendant toute la cérémonie, les femmes ont chanté des cantiques en langue crise.

Un jeune homme Sauteux a été touché de la grâce pendant cette messe. Il y a deux ans, il s'était marié avec une femme catholique selon les lois païennes et ne voulait pas entendre parler de religion. Lorsque, l'été dernier, je baptisai son enfant, il était furieux de ce que, disait-il, je faisais pleurer son petit garçon en lui versant de l'eau sur la tête. Je crois qu'il en serait venu à des voies de fait contre moi, si on ne l'avait empêché. Enfin, pendant la messe de minuit, la grâce est descendue dans son cœur. Le lendemain, il vint me trouver :

— Je ne prie pas, dit-il (c'est-à-dire je n'ai pas de religion); cependant je suis content que ma femme prie et mon enfant aussi, la religion est une bonne chose.

Je vis qu'il désirait se convertir, et aussitôt je me mis à l'instruire; mais on vint me chercher pour aller, assez loin, voir un fermier protestant, assez gravement malade et qui, lui aussi, désire embrasser la religion catholique. Je laissai

mon Sauteux entre les mains d'un métis très instruit de la religion, qui devait continuer l'instruction du sauvage. Je trouvai le fermier protestant hors de danger. Il m'a promis d'aller, quand il sera rétabli, trouver à Saint-Albert le P. Leduc, qui parle très bien anglais et qui l'instruira comme il faut. Au retour, je complétai l'instruction du Sauteux, qui est très intelligent, qui comprenait et retenait parfaitement ce que je lui enseignais. Je n'ai jamais vu d'homme montrer meilleure volonté.

Quand je le crus suffisamment instruit, je le baptisai et le mariai en présence d'une assemblée nombreuse. Cet homme était heureux, on voyait la joie peinte sur son visage. Le lendemain les jeunes gens se cotisèrent pour acheter des provisions chez les commerçants et lui donnèrent sen repas de noces ; j'y assistai. Le même jour, je baptisai une sauvagesse et la mariai. Le lendemain, j'attendais un petit sauvage de huit ans pour le baptiser, il est bien instruit ; mais il y a eu des difficultés pour le voyage et son père l'amènera une autre fois.

Je fais, tous les jours, le catéchisme à une quinzaine d'enfants auxquels je ferai faire bientôt la première communion, car Monseigneur doit venir ici pendant le Carême visiter la place et donner la confirmation.

Tu vois, par ce que je viens de t'écrire, que s'il y a des peines par ici, il y a aussi beaucoup de consolations. Ah ! si quelques bonnes âmes pouvaient nous venir en aide, nos consolations augmenteraient encore, car ce qui nous manque pour obtenir des conversions, ce sont les ressources indispensables.

Prie et fais prier pour le pauvre Missionnaire et ses sauvages.

H. Beillevaire.